

Echanges artistiques entre la France et la Chine au XVIIIe siècle

**Piste pour une ouverture possible vers le
Français**

Lettres chinoises, ou correspondance philosophique, historique & critique, entre un Chinois voyageur à Paris et ses correspondants en divers endroits.

Lettre Cinquième.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

Quelques prévenus, cher Yn-Che-Chan, que les Français soient en leur faveur, quelque bonne opinion qu'ils aient de tout ce qu'ils font et de tout ce qu'il y a chez eux, ils n'ont cependant aucune aversion marquée pour les manières, et surtout pour les modes étrangères; ils les adoptent aisément. Il est vrai qu'ils y ajoutent ou qu'ils y diminuent quelque chose, afin qu'ils puissent dire que le bon goût Français s'y trouve ; car quoiqu'on pense ici qu'on peut avoir de l'esprit et des talents dans les autres pays, on croit que cet esprit et ces talents ne sont point aussi épurés qu'ils le sont en France. Les Français ont assez de bon sens pour profiter des découvertes des étrangers ; mais ils ont trop de vanité pour ne pas vouloir se les approprier et passer pour en être les auteurs, ou du moins pour ceux qui les ont perfectionnés, en y faisant quelques légers changements. Je te dirai qu'ils sont presque toujours plus brillants que solides, et plus ingénieux qu'utiles ; mais enfin c'est toujours quelque chose que de savoir accommoder à son goût tout ce qui peut nous servir.

Puisque nos Chinois ont autant de vanité que les Français, je voudrais bien qu'ils eussent autant d'adresse, et qu'ils cherchassent à profiter des idées que leur fournissent les autres nations, pour perfectionner les Arts et les Sciences. Notre aversion pour les manières des Européens est aussi pernicieuse que ridicule : elle est poussée à l'extrême (...).

Convenons, cher Yn-Che-Chan, que notre vanité est bien mal placée. Celle des architectes de Pékin n'était-elle pas digne de pitié, lorsqu'il fallut agir de force pour les obliger à bâtir sur un modèle qui était venu d'Europe, le Temple qui est enfermé dans l'enceinte du Palais ?

Je pardonne aux Chinois leur vanité ridicule lorsqu'ils n'avaient encore aucune idée du monde, et qu'ils demandaient aux premiers Européens qu'ils virent, s'il y avait chez eux des villes, des villages et des maisons ; alors qu'il leur était permis de se figurer que leur Empire était presque aussi étendu que la terre, qu'hors de la Chine il n'y avait rien de beau et de bon, et que les lettrés savaient tout ce qu'on peut savoir : mais aujourd'hui qu'ils connaissent combien les européens l'emportent sur eux dans presque tous les Arts et dans toutes les Sciences, ils devraient bien revenir de leurs erreurs et se désabuser de leurs préjugés. Je voudrais bien qu'ils jetassent quelquefois les yeux sur une Mappemonde, et que la vue du petit coin de terre qu'occupe la Chine, leur fit faire de sérieuses réflexions sur la fausseté de cette grandeur immense qu'ils lui attribuaient avant de connaître toute l'étendue du Globe.

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, 1739-1740.